Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 15 (1939-1940)

Heft: 32

Artikel: Y a-t-il des malades?

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-712223

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Croquis militaire

Y a-t-il des malades?

La manœuvre est finie. Le bataillon est rentré dans les cantonnements. Il est deux heures. Les hommes dorment lourdement à plat ventre dans un verger, le nez dans l'herbe fraîche. Un caporal passe. Il appelle d'une voix rude: «Y a-t-il des malades?» Quelques soldats se réveillent à moitié, se lèvent en titubant de sommeil, se frottent les paupières, rajustent leur vareuse, et suivent d'un pas traînant le caporal jusqu'à l'infirmerie.

Ce mot d'infirmerie évoque devant les yeux l'image séduisante d'une salle blanche, des lits nets, des draps bien tendus. Eh bien, non... Que voulez-vous? L'infirmerie de campagne ne peut prétendre à un luxe aussi «ripoliné». Elle est simple, elle est même rustique. C'est de la paille sur un plancher, dans une salle d'école.

Les malades déjà en traitement ronflent sur la litière, pêle-mêle. Ils «rattrapent» avec béatitude des nuits «militaires» trop courtes. Le médecin est là, attendant les nouveaux. Bien que personne ne le sache, lui aussi vient de dormir: dans sa chambre, étendu, chaussé de ses bottes et de ses éperons, sur le beau lit qu'une ménagère soigneuse à mis à sa disposition. Il a encore sommeil.

Les sanitaires, en bras de chemise, debout près d'une table couverte de fioles ternes et de havresacs pelés, attendent l'ordre de frictionner.

De brefs interrogatoires commencent:

«Qu'est-ce que vous avez?»

«Et toi, petit? Tire la langue.»

Les maladies des soldats n'ont en général aucune analogie avec celles des civils.

Cela pour plusieurs raisons.

D'abord, c'est que parfois elles n'existent pas. Leur description devient donc forcément un peu vague; elle n'est point aussi décisive que celle des indiscutables pneumonies ou des appendicites éloquentes de nos clients ordinaires. Les hommes annoncent invariablement des points, des douleurs, des points: des points qui siègent à des endroits déconcertants, où jamais les civils n'en souffrent. Cette imprécision est habile, car elle permet de tout supposer, de tout craindre; elle ouvre des perspectives alarmantes sur l'état de tous les viscères et des quatre membres.

Si le mal existe, il est généralement annoncé par l'homme avec des mots forts qui cadrent mal avec l'effacement des symptômes. Quand ils sont enrhumés, ils disent d'une voix caverneuse: «C'est la poitrine, mon capitaine.» Ce mot sonne comme un glas et jette dans le dialogue un subit effroi.

Autre différence: la maladie civile est tout à fait désintéressée et n'escompte aucun avantage. Elle est toujours un ennui, parfois une catastrophe. La maladie militaire apporte avec elle quelques espoirs et des compensations qui en atténuent l'horreur. Alors que le client civil se flatte quand le médecin déclare que son mal est bénin, le client militaire ébauche une grimace quand on le rassure.

Et puis, chose inévitable, les rapports si doux, la confiance réciproque, qui marquent les relations des souffrants civils avec leur médecin, sont généralement troublés par l'uniforme, le patient reste un soldat, son consolateur est capitaine.

La séance continue: «Déshabillez-vous.» Et c'est alors une exhibition de torses athlétiques, de bras noueux comme des branches de chêne, des jambes hodlériennes. Le médecin s'étonne toujours que ces académies splendides puissent recéler tant de douleurs sournoises qui modifient si peu leur apparence.

Aussi se juge-t-il presque heureux s'il découvre tout-à-coup (cela se trouve parfois) parmi ces plaintes confuses et ces maux anonymes, un signe net: une entorse bien tuméfiée, un faciès légèrement pâli, un épiderme fiévreux. Il reprend pied dans le réel; il trouve quelque chose. Il redevient médecin; et il en est aussi soulagé que le candidat, lequel se rengorge, et se félicite d'être reconnu vrai malade à côté de ses camarades vaguement soupçonnés de «tirer au flanc».

Pour que le jeune médecin de troupe ne se laisse point impressionner par l'annonce brusque de tant de maux inexpliqués, il est bon qu'il connaisse quelques-unes des lois qui régissent l'évolution de ces maladies militaires aux signes imprécis. En voici quelques-unes.

Les maladies des soldats offrent cette étrange particularité: leurs symptômes varient selon les jours, les

---

Cinq minutes ont passé, ils sont tous revenus, après qu'au cantonnement, le caporal a compté ses hommes. Chacun a repris sa place autour de la grande table, où les tasses de café, le beurre et la confiture attendent les convives. On reprend le repas où il a été interrompu.

Calamin, qui depuis longtemps fait du théâtre, nous dit un monologue de Richepin. Et puis, Bollet nous chante quelque chose de bien, avec des trémolos, et finalement tous, encouragés par ces premières productions, nous chantons en chœur des chansons de route, de celles qu'on entonne au vingtième kilomètre, après un gros effort, pour se donner du courage. Puis viennent encore des mélodies un peu langoureuses, où il est question de chalets là-haut sur la montagne. Ceux de la famille se sont levés et rapprochés de nous pour chanter aussi. Nous sommes en train de vivre l'un de ces moments auxquels on pensera plus tard avec plaisir.

... Tout cela a beaucoup de charme, mais les choses pourraient bien se gâter. Si la garde venait... on serait f... dedans pour au moins 4 jours. Tout-de-même! Enfin tant pis, rigolons. Les gâteaux sont trop bons pour qu'on les laisse de côté...

Quand on ne monte pas la garde, mais qu'on s'amuse bien, les heures passent comme une rafale. Et voilà que onze heures sonnent déjà dans la vieille pendule qui monte jusqu'au plafond. Il y a un caporal qui s'est débiné sans rien dire. Pour lui, c'était son heure. Il n'a pas voulu gâter la fête. Il ne restait au cantonnement que Nicole et Roulet. Ces pauvres bougres se rendaient bien compte qu'ils manquaient une belle partie. Nicole n'arrivait pas à s'endormir; finalement, intrigué, il est venu nous rejoindre en bras de chemise. La grand'mère, elle, est bien fatiguée et elle baille beaucoup; mais personne ne bouge parmi nous. On s'amuse bien et on se moque pas mal de partir comme des gens bien élevés. La politesse fait souvent place à la muflerie au service militaire. Tout-à-coup un pas raide sonne dans le corridor, la porte s'ouvre, brusquement. La silhouette du lieutenant de garde se découpe dans l'ombre de la porte. Il promène un regard circulaire pour identifier les coupables, puis disparaît sans un mot. Pendant ce temps, nous nous sommes tus, embarrassés, avons pris la position, gauchement, sans trop d'ensemble, Grand branle-bas. C'est l'alarme, la fuite. On s'éclipse, on monte quatre à quatre dans ses cantonnements, de façon à simuler un sommeil profond quand «on» viendra nous chercher pour un sermon tonitruant et... on verra bien!

— On est sûr d'avoir 5 jours...

— Ou la célèbre patrouille...

— Je crois qu'on y a droit!

(A suivre.)

heures et les circonstances, d'une façon tout à fait déconcertante. Elles atteignent leur plus haut degré de gravité le mardi, pas le lundi, vous verrez pourquoi. Donc, le mardi, les hommes affluent à la visite en nombre inusité. La maladie leur donne un air morose et une attitude harassée; leurs traits sont tirés et leur uniforme sale; leurs membres douloureux réagissent vivement au moindre contact par des gesticulations désordonnées. Dès le jeudi, on note une légère décroissance dans le chiffre des plaignants: les convalescences s'amorcent. Le vendredi, la troupe va décidément mieux. On ne voit à la visite que des cas «civils»: une fracture, une forte angine. Les autres malades, si souffrants le mardi, supportent avec courage, maintenant, le reste de leurs crampes d'estomac; ils n'en parlent plus, ne se montrent pas. Qui sait si le médecin, à l'approche du dimanche, n'aurait pas l'infernale tentation de les hospitaliser jusqu'au lundi?

Le samedi, le caporal vient seul; il offre à la signature du médecin un rapport vide. Une santé rayonnante coule dans les veines du bataillon. Les vieilles sciatiques s'évanouissent, les foulures désenflent, les gastrites s'apaisent, les lumbagos s'assouplissent, les bronchites s'assèchent. Les hommes sont dispos, heureux de vivre. L'infirmerie n'existe plus. On n'a plus besoin de médecin: c'est demain dimanche. Le lundi matin, il est bien évident que les rechutes abondent. Mais elles se cachent encore avec une pudeur prudente. Il est sage de garder les transitions et de demeurer vraisemblable; de laisser au mal, un moment apaisé, l'occasion de reparaître sous les coups des durs efforts du lundi: il serait périlleux de voir le capitaine médecin imputer la rechute aux distractions du dimanche.

Mais le mardi... oh! le mardi! Alors vous comprenez pourquoi c'est le mardi que la consultation bat son plein. Il y a bien d'autres lois à connaître.

Quand vous voyez arriver le vendredi, contrairement à toute logique, le vieux troupeau de goîtres, des points et des rhumatismes, informez-vous. Vous verrez à l'ordre du jour une marche de 30 kilomètres pour le samedi.

J'ai vu une fois un dimanche matin les malades affluer. Mais alors quoi? Serait-ce de vrais malades? Non, on m'apprit qu'il y avait, à l'heure de la visite, au lieu des doux travaux de rétablissement qui occupent souvent les sereines matinées dominicales, une conférence de l'aumônier! (Pardon, cher camarade.)

Par un juste retour, croyez bien que le médecin oppose à ces honnêtes malices quelques ruses innocentes.

Il ne fixe pas au hasard le moment de la visite. Il ne la fait plus à la diane, à cette heure saumâtre de l'aube où le travail commence. Il appelle les malades lorsque l'ordre du jour est épuisé, à l'heure de la joyeuse «déconsignation». Ce procédé simple guérit sans traitement un nombre très notable de courbatures. Autre stratagème. Au risque de passer pour naïf, il ausculte, il agit, comme si le malade voulait être soigné. Or, vous comprenez bien que le soldat demande tout autre chose; il ne recherche qu'un but: un «filon» quelconque, l'admission à l'infirmerie, l'évacuation, la réforme ou, à défaut de ces félicités très humaines, des joies plus modestes: une dispense de marche ou de sac. Mais non: tout simplement le soigner; le soigner un instant, puis le renvoyer dans les rangs; l'examiner à fond, le palper avec bienveillance, puis lui administrer un traitement rapide, pittoresque, facile à comprendre. On évitera de donner une pilule pour guérir une foulure; on emploiera des liniments qui sentent fort et irritent vivement l'épiderme, à l'ammoniaque ou à la térébenthine. Alors l'homme ne peut protester; on ne l'a ni puni ni renvoyé «sans rien lui faire». On a considéré sa plainte; on l'a soigné. Sa seule ressource est de revenir le lendemain.

Il s'engage de la sorte, entre le médecin, patiemment attentif, et le pseudo-malade, respectueusement têtu, une sorte de duel inavoué, qui se dissimule sous le dehors banal d'une consultation, et dont le drame ou l'ironie n'apparaissent point aux yeux d'un observateur superficiel.

Ainsi va la vie médicale de la troupe — en Suisse et ailleurs — car les hommes sont les mêmes partout.

Mais rassurez-vous. Quand le pays demande un effort — en Suisse et ailleurs — les vrais simulants sont rares; et les médecins partout, mettent leur sollicitude à reconnaître et soigner les vrais malades.

Dr Z., méd. de troupe.

Pour se distraire au cantonnement

Calcul

Un commerçant qui habite la banlieue se rend tous les jours en auto à son bureau à la ville. La distance qui sépare sa maison de son bureau se divise en deux parties égales: un trajet routier que l'automobiliste parcourt régulièrement à 60 km. à l'heure; un trajet à travers des agglomérations qu'il parcourt à 40 km. à l'heure.

Le soir, le commerçant revient chez lui après la nuit tombée. L'éclairage réduit de sa voiture l'oblige à couvrir le trajet tout entier à 30 km. à l'heure.

Sachant qu'il met, pour revenir, 24 minutes de plus que pour aller, trouvez la distance qui sépare le bureau de la maison?

(Solution dans le prochain numéro.)

*

L'Auto mystérieuse

Une voiture automobile quitte Berne, ayant à bord: deux pères, deux mères, deux sœurs, deux frères, deux filles, deux oncles et deux tantes.

Cependant l'auto n'a que six places.

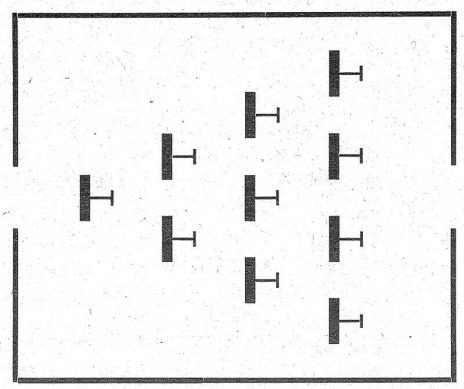
Quelle est l'explication?

(Solution dans le prochain numéro.)

*

L'inspection du colonel

Un commandant d'escadrille doit présenter un groupe de dix avions à un colonel qui désire les inspecter. S'étant renseigné sur la direction dans laquelle le colonel doit arriver, le commandant dispose ses dix appareils en triangle, le sommet du triangle face à la direction d'arrivée du colonel.



Au dernier moment, le commandant apprend que le général arrivera exactement du côté opposé.

Comment peut-il retourner rapidement le dispositif en ne déplaçant que 3 appareils? (Les autres exécutant un simple demi-tour.) (Solution dans le prochain numéro.)